

la Grèce a esté l'eschole de toutes les sciences. Voilà comment un jour les disciples auront le bruit d'avoir esté les maîtres (1). » « J'en oy beaucoup, dit-il encore, qui se servent tant à rebours et à contrepoil, (s'il est loisible d'ainsi parler), des mots qu'ils ont pris grand peine à ramasser de çà et de là, qu'ils exposent notre langue en risée aux estrangers, reconnoissans leurs mots si mal appliquez. En quoy tels ramasseurs me font souvenir de celuy qui se cuidant parer de la robe d'autruy, comme estant sienne, à faulte d'en scavoir l'usage, la portoit à l'envers (2). »

La langue nouvelle, selon Pasquier, ne devait pas être un dialecte prévalant sur les autres, mais un choix fait dans tous les dialectes : « La pureté de nostre langue ne fait sa demeure ni en la cour du roy, ni au palais... Je suis d'avis que ceste pureté n'est restraite en un certain lieu ou païs, ains esparsée par toute la France. Non que je vucille dire qu'au langage picard, normand, gascon, provençal, poitevin, angevin, ou tels autres, séjourne la pureté dont nous discourons. Mais, tout ainsi que l'abeille volette sur les unes et autres fleurs, dont elle forme son miel, aussi veux-je que ceux qui auront quelque assurance de leur esprit, se donnent loy de fureter par toutes les autres langues de nostre France et rapportent à nostre vulgaire tout ce qu'ils trouveront digne d'y estre approprié (3). »

Ce vœu n'a pas été réalisé, et chaque idiome local est loin d'avoir porté à la langue définitive le tribut de tous ses mots les meilleurs. Rarement une langue a résulté de la fusion des dialectes provinciaux. En effet, l'époque où se forme la langue d'un peuple est presque toujours détermi-

(1) *Traité de la Conformité*, Préface.

(2) Id.

(3) Etienne Pasquier : livre II, lettre XII.